

Le discours sur la valeur de l'eau ne vaut pas grand-chose

Jean-Marie Harribey

7 avril 2022

<https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2021/04/07/le-discours-sur-la-valeur-de-l-eau-ne-vaut-pas-grand-chose>

L'Unesco vient de publier un rapport sur « la valeur de l'eau »¹. On peut se réjouir que l'ONU, par le biais d'une des ses agences, se saisisse de la question dans le but de préserver la ressource, de la rendre accessible à tous les humains quand 2,25 milliards d'entre eux sont dépourvus d'eau potable et 3,4 milliards de systèmes d'assainissement (p. 18), et de crédibiliser les objectifs du développement humain maintes fois réitérés. Le rapport commence bien : « la valeur de l'eau est inestimable » (p. 20), et il faut tenir compte de ses multiples aspects, économique, moral, culturel, qui ne peuvent être réduits au premier, nous dit le rapport. Mais on déchant vite car, bien qu'inestimable, « il est essentiel de reconnaître, de mesurer et d'exprimer la valeur de l'eau » et « en termes d'évaluation, l'économie reste une science pertinente, puissante et influente » (p. 20) et « elle constitue le cadre de référence le plus courant pour déterminer la valeur de l'eau » (p. 23). La cause de la dégradation de l'eau serait de ne pas lui « attribuer assez de valeur » (p. 21) On verra alors que, en dépit des précautions de départ, tout ce qui n'est pas économique sera ramené à de l'économie.

Suivent 226 pages de bons vœux mais de poncifs et d'incohérences. La valeur est définie par un bric-à-brac qui fait la somme de valeurs d'usage directe et indirecte, d'option, de transmission, d'existence, de valeur de change, d'utilité, de valeur émotionnelle, relationnelle, résiduelle, etc. On nous parle de valeur en soi et de valeur fournie et on croit comprendre qu'il y aurait une valeur économique intrinsèque de l'eau et une valeur économique qu'elle produirait et qui s'ajouterait à la première. Le prix est distingué de la valeur mais on ne sait pas par quoi, sinon qu'on passe à l'examen des coûts en termes d'infrastructures de barrages, de réseaux ou de la pollution (p. 21, 24, 27), ce qui n'a strictement rien à voir avec une valeur en soi de l'eau, puisqu'il s'agit de sa production en vue de son utilisation. Le rapport additionne tout cela pour calculer la « valeur économique totale » (p. 37) et conclure qu'« il est extrêmement difficile de déterminer la "véritable" valeur de l'eau » (p. 172).

Et pour cause ! Il n'existe aucun dénominateur commun capable de mesurer monétairement les nombreux éléments identifiés : ainsi, l'économique, l'éthique et le culturel sont incommensurables². Pourquoi les institutions internationales, les économistes néoclassiques de l'environnement et même des anciens banquiers comme Pavan Sukhdev, devenu plus tard directeur d'études de *The Economics of Ecosystems and Biodiversity*, puis président du WWF International, s'entêtent-ils dans cette voie consistant à « évaluer la valeur de la nature » (sic) et à gloser dans un charabia abscons : « L'évaluation de la valeur ne présente un intérêt que si le processus de décision concerné se fonde sur une juste estimation des valeurs. » (p. 3) ? Pour trois raisons principales.

Parce qu'ils ignorent les fondements de la critique de l'économie politique, qui va d'Aristote, Adam Smith et David Ricardo à Karl Marx, laquelle pose comme irréductible la valeur d'usage d'un bien, *a fortiori* d'un bien naturel, à une valeur marchande, et qui montre

¹ ONU, « Rapport mondial des Nations unies sur la mise en valeur des ressources en eau 2021 : la valeur de l'eau », mars 2021, <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000375725>.

² Voir Jean-Marie Harribey, *La richesse, la valeur et l'inestimable*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2013.

l'absurdité de l'addition d'une prétendue valeur économique intrinsèque de l'eau – une fiction – et de son coût de production. L'eau étant vitale pour les êtres vivants, aucun prix, sinon infini qui n'aurait aucun sens, ne peut en mesurer l'importance.

Parce qu'ils confondent la valeur ajoutée par le travail « produisant » l'eau ou utilisant l'eau avec une valeur ajoutée *par* l'eau – une autre fiction dite valeur des services écosystémiques (par exemple, la pollinisation et la photosynthèse) –. Or, l'eau est une richesse immense mais sa valeur est d'ordre socio-anthropologique, c'est-à-dire socialement construite et non pas naturelle. Le comble est atteint quand l'Unesco accrédite l'aporie néoclassique qui « évalue » la prétendue valeur de l'eau par les dommages qui lui sont causés, eux-mêmes mesurés à l'aune des coûts de restauration « qui reflètent, au moins en partie, la valeur de l'eau à l'état naturel au sein de l'environnement » (p. 40).

Enfin, parce que toutes ces confusions préparent le terrain idéologique pour faire accepter l'idée que l'eau et les ressources en général sont un « capital naturel », qu'il faut rentabiliser et dont la protection exige l'instauration d'un droit de propriété. Le journal *Les Échos* ne s'y trompe pas : « Comment l'eau est devenue un actif financier »³. Cela confirme les informations venues des États-Unis : « L'eau devient un produit financier comme les autres aux États-Unis »⁴. Avec des performances de rendement financier de 10 à 14 % par an selon *Le Monde*⁵. Pendant ce temps, nos agriculteurs du Sud-Ouest manifestaient le 30 mars 2021 contre une décision du Tribunal administratif de Pau réglementant l'irrigation.

Les appels de l'ONU et de toutes les institutions internationales, qui rivalisent d'engagements et de promesses de tenir compte de la « valeur de l'eau », semblent bien loin de la réalité beaucoup plus sordide : le profit doit couler des robinets.

Pour s'extraire du galimatias intellectuel et du fatras idéologique répandu partout, comprenons surtout deux choses. Premièrement, il faut distinguer monétisation, marchandisation et financiarisation des ressources naturelles. Puisqu'il faut produire l'eau que nous utilisons, c'est-à-dire la capter, l'acheminer, l'épurer après usage, la recycler, on la fait payer. Son prix n'a rien à voir avec une valeur économique intrinsèque, notion qui n'a pas de sens, mais il indique à la fois son coût de production et le niveau de protection qu'on décide de lui donner, par exemple en imposant une taxe. Ainsi, on monétise l'utilisation de l'eau et on pourrait faire varier son prix en fonction du type d'usage (de la gratuité pour les besoins essentiels au prix fort pour le gaspillage). Si on décide malheureusement d'abandonner sa distribution à une entreprise privée, on procède à sa marchandisation avec pour conséquence, entre autres, de verser des dividendes aux actionnaires. Enfin, si les titres de propriété sur cette ressource ou sur sa distribution deviennent des titres échangeables sur les marchés financiers, on atteint le sommet du capitalisme en la financiarisant. L'eau cesse alors d'être un bien commun pour devenir une marchandise rapportant profit et même objet de spéculation. On voit le cercle infernal : l'eau, les vaccins, les connaissances, la marchandisation du monde est en cours.

La deuxième chose à comprendre est un peu plus difficile, mais, si on surmonte la difficulté, on fait un grand pas en avant dans la critique de l'idéologie du capitalisme. Je cite dans plusieurs de mes livres cette fable racontée par d'éminents économistes de l'environnement, qui croient être de grands écologistes, peut-être même de gauche.

³ Étienne Goetz, « Comment l'eau est devenue un actif financier », *Les Échos*, 9 février 2021.

⁴ CNEWS, 11 décembre 2020, <https://www.cnews.fr/monde/2020-12-11/leau-devient-un-produit-financier-comme-les-autres-aux-etats-unis-1026573>.

⁵ Laurence Boccara, « Un marché de l'eau de plus en plus valorisé », *Le Monde*, 3 avril 2021. Et la chose est déjà assez ancienne : voir Antoine Duplan, « Mise en bouteilles, l'eau vaut de l'or », *Le Temps*, 25 janvier 2012.

« Imaginons le cas simple d'un berger vivant de sa capacité à produire de la laine en tondant des moutons et en lavant la laine brute. Admettons que notre berger est relativement performant à la tonte artisanale avec 10 tontes et 5 toisons propres à l'heure. Le propriétaire décide de faire une expérience en demandant au berger de tondre et laver les toisons des moutons sans utiliser d'eau. Comme c'est bien plus difficile, notre berger arrive à tondre toujours 10 moutons, mais ne peut nettoyer que 2 toisons à l'heure. Dans ce cas, la productivité de la ressource en eau correspond aux trois toisons manquantes. Une partie de la création de valeur est donc imputable à l'eau ! »⁶

Ces auteurs confondent les *conditions* de création de la valeur économique et cette création elle-même⁷, en imputant à un *facteur limitant* (sans lequel la production ne peut avoir lieu) une partie de la création de la valeur de la production. Comment s'apercevoir de l'absurdité de ce raisonnement ? Au lieu d'imaginer le nettoyage à sec des toisons de laine, imaginons que l'on empêche le berger de respirer. Sans air, il meurt dans les quelques minutes qui suivent son apnée et son activité avec lui. Nos auteurs en concluraient-ils que l'air était à l'origine de 100 % de la valeur anciennement créée ?

Où trouver alors une approche qui soit à la fois sociale et écologique ? « La terre peut exercer l'action d'un agent de la production dans la fabrication d'une valeur d'usage, d'un produit matériel, disons du blé. Mais elle n'a rien à voir avec la production de la *valeur du blé*. »⁸ C'était Karl Marx qui écrivait cela dans *Le Capital*. Une façon d'inscrire le rapport à la nature à l'intérieur des rapports sociaux dominants⁹.

Finalement, tant que l'eau et tous les biens naturels seront considérés comme appropriables et marchandisables par le capitalisme, on verra arriver régulièrement rapports sur rapports jurant de « prendre en compte la nature » mais qui masqueront sa mise en coupe

⁶ Christian de Perthuis et Pierre-André Jovet, *Le capital vert, Une nouvelle perspective de croissance*, Paris, O. Jacob, 2013, p. 196, aussi p. 10.

⁷ Même John Maynard Keynes faisait ce reproche aux économistes néoclassiques, avec des accents très proches de l'économie politique : *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, 1936, Paris, Payot, 1969, p. 223.

⁸ Karl Marx, *Le Capital*, Livre III, Paris, Éditions Sociales, 1974, tome 3, p. 195, ou dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, La Pléiade, tome II, p. 1430.

⁹ Sur ce blog, j'ai souvent présenté des textes soulignant la faiblesse des approches néoclassiques de ladite valeur de la nature et au contraire la fécondité de l'économie politique et de sa « critique », par exemple :

- « Le capital naturel ou capital vert : un objet mal identifié », 22 janvier 2014, <https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2014/01/22/le-capital-naturel-ou-capital-vert-un-objet-fictif-mal-identifie>
- « L'hétérodoxie économique dans tous ses états (4) : la nature si... prisee... », 14 mars 2015, <https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2015/03/14/l-heterodoxie-economique-dans-tous-ses-etats-4-la-nature-si-prisee>
- « L'hétérodoxie économique dans tous ses états (1) », 1^{er} mars 2015, <https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2015/03/01/l-heterodoxie-economique-dans-tous-ses-etats-1-la-dette-enfle-et-la-finance-engloutit-la-nature>
- « Un indicateur trompeur peut en cacher un(d') autre(s) », 13 octobre 2015, <https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2015/10/13/un-indicateur-trompeur-peut-en-cacher-und-autres>
- « L'hétérodoxie économique dans tous ses états (5) : peut-on parler d'économie écologique sans prononcer le mot de capitalisme ? », 17 février 2016, <https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2016/02/17/l-heterodoxie-economique-dans-tous-ses-etats-5-peut-on-parler-d-economie-ecologique-sans-prononcer-le-mot-capitalisme>
- « L'économie écologique : un livre qui arrive à point », 25 septembre 2017, <https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2017/09/25/l-economie-ecologique-un-livre-qui-arrive-a-point>
- « Richesse et valeur : le retour », 29 mai 2018, <https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2018/05/29/richeesse-et-valeur-le-retour>
- « La terre marchandisée », 31 mai 2018, <https://blogs.mediapart.fr/les-economistes-atterres/blog/310518/la-terre-marchandisee>

réglée. Aussi, la critique théorique devra se tourner vers la logique du système lui-même, englobant bien sûr son idéologie.